Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 23

Artikel: Un homme qu'on rase, jugé par une femme
Autor: L., Olympe de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191722

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

loin, il semble que ces mouvements des pélerins qui suivent le rythme soient ceux des vagues d'une mer déchaînée.

» Et cependant, même pour le sceptique, il n'y a rien de comique dans l'effet de cette procession dansante, qui paraîtrait devoir être bouffonne. C'est, au contraire, une impression cruelle que l'on éprouve. C'est que tous ces pélerins ont des afflictions profondes et que, de cette pratique, ils espèrent l'accomplissement d'un miracle. Ils croient, en êtres simples et primitifs qu'ils sont, et ils répètent ce qu'ils ont vu faire à leurs aînés, sans aller plus loin, sans réfléchir à ce que peut avoir d'absurde ce sautillement éperdu, destiné, dans leur pensée, à fléchir le ciel. Non, en vérité, en contemplant ces visages, en même temps farouches et extasiés, on ne se sent point l'envie de railler. Tous ceux qui sont là, se trémoussant si curieusement, portent au cœur une plaie saignante, ont des raisons de désespoir, et c'est pourquoi leur superstition ne pousse point à rire.

» Le jour où je la vis, là-bas, cette procession, mes yeux tombèrent tout à coup sur une femme vêtue de noir, avec de longs crêpes, qui, au milieu des autres, mettait une ardeur particulière à danser. Personne ne faisait d'aussi grands sauts qu'elle, personne ne s'appliquait autant à suivre la cadence. Et pourtant, elle avait sur les bras, la portant par un prodige de volonté et d'énergie, une fillette d'une douzaine d'années, aux regards vides, sans expression, une malheureuse idiote qui, ballottée par ces déhanchements violents de sa mère, paraissait ne rien voir, ne rien comprendre.

» Ce saint Willibrod, entre autres mérites, est censé protéger surtout les enfants infirmes, épileptiques, rachitiques. On les lui amène de très loin, pour appeler sur eux sa bénédiction, et on porte ceux qui ne peuvent marcher.

» La pauvre femme allait, son cher fardeau l'écrasant, sans prendre un instant de répit. Son deuil disait que de récentes douleurs s'étaient ajoutées à la tristesse déjà ancienne causée par l'état d'imbécillité de son enfant, la seule tendresse, sans doute, qui lui demeurât. Peut-être elle avait fait déjà le pélerinage et elle s'était accusée de trop de tiédeur, puisque le saint n'avait point répondu à sa prière.

» Cette fois, elle s'imposait la règle dans toute sa rigueur, — et elle dansait, elle dansait sans relâche, avec une opiniâtreté farouche, puisque tel était le moyen, selon sa croyance, d'obtenir la grâce tant souhaitée. Oh ! avec quel navrement elle regardait sa fille atteinte de l'incurable mal, concentrant tout son amour maternel, exaspéré en ces heures suprêmes pour elle, dans ces sautillements de folle ! Quelle pitié elle inspirait, la pauvre femme ! On sentait qu'elle mettait là son dernier espoir, et que si le miracle ne se faisait pas, elle retomberait dans une effroyable détresse d'âme !... Comment parvenait-elle à garder la force de soutenir cette grande fille, tout en dansant ? Ses cheveux s'étaient défaits, ruisselaient de sueur ; son visage, après avoir été cramoisi, était devenu d'une pâleur terrible, dans la fatigue à laquelle elle ne voulait pas céder, et, d'une voix rauque, avec des sanglots, elle répétait les litanies du saint, toujours ! Cruelle et sinistre vision, dont le souvenir m'est resté singulièrement vivace, dans le cadre d'un décor inouï, presque macabre.....

» C'est une de mes impressions les plus étranges que d'associer la vision de ce grand désespoir à l'obsession d'un air de danse accompagnant, presque ironiquement, ce défilé de malheureux ! »

Sous le titre : *Un homme qu'on rase, jugé par une femme*, le *Journal de Fribourg* publie cette charmante et spirituelle boutade signée *Olympe de L.*

On était à la fin d'avril, il était cinq heures du matin, et je m'étais mise à ma fenêtre pour contempler le soleil à son lever, spectacle qui m'est, je l'avoue, beaucoup moins familier que celui de son coucher.

Mes regards se portent sur une croisée qui me fait face et je vois...

Mais je m'aperçois que mon début est manqué : je devais d'abord vous apprendre que j'ai un voisin. Qui n'en a pas ! surtout dans les grandes villes !

Ce voisin est reçu quelquefois dans ma famille, il est jeune, aimable, et l'on pourrait, à la rigueur, le croire épris si l'on ne savait que le tendre amour qu'il a pour lui-même le préserve de celui qu'il pourrait éprouver pour les autres.

Etant donc à ma fenêtre, y jouissant négligemment de la douce fraîcheur d'une charmante matinée de printemps, il arrive que la fenêtre dont j'ai déjà parlé s'ouvre, et je vois... le voisin.

La distance qui nous sépare est telle que je puis demeurer sans la moindre inconvenance ; cependant un instinct de femme me fait baisser la jalousie. Mais cela n'empêche pas la vue d'errer où bon lui semble ; la mienne donc continue à se promener en face...

C'est que ma curiosité se trouve excitée par certains apprêts dont je ne devine pas le but.

Il y a beaucoup de mouvement dans la chambre, la servante s'agite en tous sens, elle apporte des vases, des ustensiles que je ne puis distinguer. Le voisin est en négligé, il s'étend sur un fauteuil de telle sorte qu'il reçoit la lumière en plein éclat.

Un homme assez bien mis se place debout à ses côtés, il attend avec une gravité ministérielle, quoi ? Je ne le sais pas encore, mais patience.

Le voisin porte la main à sa joue. Sans doute il souffre des dents ; pauvre jeune homme ! Ce monsieur, c'est le dentiste ; l'opération va commencer, car voici la cuvette et le pot d'eau qu'on apporte. L'homme assez bien mis choisit quelque chose, le voisin renverse la tête, lève les yeux au ciel ; une main fatale s'approche de son visage...

La pitié me saisit. Mais que vois-je ? Quoi ! Non, je ne me trompe point ; on lui pince quelque chose, mais ce n'est pas une dent ; c'est le nez !

Le nez ! Imaginez, Mesdames, l'effet que doit produire sur une personne sensible certainement, mais plus gaie encore, un semblable tableau ! Le comique excite toujours l'hilarité, mais lorsqu'il succède brusquement au pathétique, il agit sur nous bien plus puissamment.

Vous me croirez donc sans peine quand je vous dirai qu'il me fut impossible de modérer un éclat de rire capable d'ébranler les parois de ma chambre.

J'étais seule, et la gaieté se concentre quand elle n'a pas de témoins ; cependant la crise joyeuse qui me saisit fut telle que je me vis contrainte de me jeter dans un fauteuil pour y attendre la fin de cet accès.

Ayant enfin recouvré le calme, je cours à la croisée, résolue à ne pas m'en éloigner avant la fin de l'opération et regrettant les instants que j'ai perdus.

Attention.

Voici la savonnette qui se promène de haut en bas, de droite à gauche, sur la joue du patient ; tantôt une ellipse, tantôt un triangle ; quelle dextérité, quelle habitude, c'est admirable ! Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est l'expression du visage que l'on barbouille. Rien de plus régulier, de plus nigaud. Traduisons : « Faites de moi tout ce qui vous plaira, faites-le à mon nez, à ma bouche, je suis votre très humble et très obéissant serviteur. »

Mais la scène change et devient imposante : l'acier tranchant brille dans la main de l'opérateur : je cesse de rire ; pourquoi ? C'est que cette lame qui s'approche du visage éveille des idées sinistres. Cette tête renversée, ces linges qui la cernent... un crime serait si facile !

Je ne reste guère, heureusement, sous l'influence de cette réflexion, et j'éclate de plus belle en voyant la main de l'exécuteur opérer une évolution aérienne et circulaire ayant pour but sans doute de la disposer à s'abattre avec plus de précision sur le lieu de l'attaque ; c'est comme pour mieux sauter, il faut préparer son élan. — Un, deux, trois ; par ici, par là, pan ! On essuie le rasoir. Une, deux, trois, on pince la joue droite, à gauche ; le dessus de la lèvre offre quelques difficultés, elles sont vaincues par l'adresse ; mais rien n'est comparable à l'assaut qu'on livre à la gouttière nasale. Il l'artiste déploie toutes ses ressources ; la main gauche s'étale en aile de pigeon, et avec une grâce, une précaution vraiment zéphyriennes, il saisit entre l'index et le pouce, quoi ? le nez. Encore le nez !

Il paraît qu'entre tous les épisodes du drame, le pincement du nez est le plus saisissant, le plus poignant, car voilà ma crise qui me reprend.

Cependant l'opération se poursuit : un, deux, trois, pan ! Cette fois voilà qui est fait.

Quel dommage, je vais me retirer.

O bonheur ! encore une scène ; le voisin va se faire tondre. Quoi ! ces beaux cheveux

ces cheveux blonds si fins, si soignés, si caressés de leur propriétaire, vont tomber sous un ciseau profane ! Je frémis. Si par malheur la boucle destinée à s'arrondir sur la tempe et de laquelle on s'occupe sans cesse, si cette boucle de prédilection allait perdre sa grâce ; si elle devenait trop courte ou demeurait trop longue, quelle anxiété !

Le voisin fixe le barbier ; il lui fait une recommandation ; on promet d'y avoir égard, mais l'amour-propre est blessé... « Soyez donc tranquille, est-ce que je ne connais pas mon métier ? »

Le patient baisse la tête, pose la main sur son cœur et se résigne.

Une, deux, trois, quatre mèches tombent ; le voisin les regarde, les pèse, les compte et soupire. Moi je me pâme. Oh ! s'il m'apercevait, s'il m'entendait il serait furieux. Mais est-ce ma faute à moi s'il a besoin de respirer l'air frais du matin et si j'aime à contempler le lever du soleil ?

Depuis ce jour, j'ai revu mon voisin ; je l'ai revu dans une tenue parfaite ; mais il y a désormais en lui deux êtres distincts : l'homme de société, puis l'homme à qui l'on fait la barbe.

Impossible de me dépouiller de mes impressions et de mes souvenirs ; je crois toujours voir sur son nez les empreintes des doigts du barbier, et ses allures élégantes ne sauraient me faire oublier son attitude grotesque et son air piteux.

O vous ! Messieurs, qui avez l'honneur de porter du poil au menton, imitez la noble fierté des sénateurs romains : mourez plutôt que de souffrir qu'on y porte une main sacrilège ; s'il faut qu'il soit rasé, rasez-le vous-même : c'est un conseil de femme que je donne charitablement à ceux d'entre vous qui aspirent à plaire ; mais si par malheur vous êtes réduits à cette dure nécessité de confier à des mains étrangères cette noble partie de vous-même, fermez du moins soigneusement vos portes et vos fenêtres, méfiez-vous des persiennes, des jalousies, des rideaux, car l'œil d'une femme est aussi subtil, aussi pénétrant que la lumière qu'il reflète, et gravez dans votre esprit cette vérité qu'un homme, quel qu'il soit, fût-il un héros, n'a l'air que d'un sot, — quand on lui fait la barbe.

Lo sâocesson dè Mordze.

On n'est pas ti parâi, quand on medzè oquiè, po copâ lè bocons. Po lo pan, y'ein a que vo z'eim sâbront dè clliâo cantinaux, que y'ein arâi quasu prâo po on ménadzo de pourro, et dâi z'autro qu'ein taillont dâi bocons iô n'ia quasu què lè pertes, et que vo reduitès ein duè moocès. Ora, po la tsai, c'est lo mémo diablio, et quand on est à medzi tsi lè z'autrès dzeins, n'ia rein d'eimbéteint, quand on a dè l'appétit, coumeint quand faut démandâ trâo soveint lo pliat, se tot est copâ pè petitès nossès ; coumeint assebin c'est 'na misère quand lè bocons sont trâo gros et du, et quand cein maillè ein crousseint et que faut férè dâi brossès.

On dzo qu'on carbatier dè pè Mordze avâi einvitâ cauquiès z'amis po medzi on sâocesson ein agottteint lo nové, lâi sè troviront on part on deçando né, et lo mor lâo tapâvè ein atteindiont la regalâïe, kâ n'ia pas ! quand lo nové coumeincè à pequâ, trâi verre avoué on bocon dè bon pan frais dè mènadzo et on bet dè sâocesson bin eintreméclliâ, pas trâo gras, âo bin onna bocllia dè sâocesse âo fédzo, n'ia rein po cein reimpliaci ; et avoué cein, se clliâo que sont quie po rupâ sont dâi diés compagnons qu'ein aussont dâi galézès à derè, c'est ion dâi pe bio momeints dè la vià de 'na dzein dè sorta.

Don, cllia né quie, à Mordze, quand furont prêt à bafrâ, on appartè lo sâocesson su la trablia, et lo carbatier sè met à lo sabrâ. Parait que stu carbatier étâi po la mouda dâi petits bocons, kâ l'ein copâvè dâi nossettès qu'on vayài quasu bé à travai, que cein n'allâvè diéro à ion dâi z'amis dè Mordze, qu'amâvè cheintrè lo gout dè cein que lâi passâvè avau lo cou.

Adon, quand sè furont ti servi à tsacon d'on dè clliâo fameux bocons, stu ami, on farceur, qu'étâi mémameint municipau, et crâyo bin, syndiquo, et qu'avâi einvià dè férè compreindrè âo carbatier que sè bocons dè sâocesson n'étiont pas à l'ordonnance, sè met à ruailâ qu'on possédâ ein sè tegneint lo pi, et ne fasâi que djeindrè, ein faseint dâi grimacès coumeint cauquon qu'a bin mau, et ein sè brelantseint su sa chaula.

— Qu'âi-vo ? qu'âi-vo ? se lâi firont lè z'autro, tot épouâiri dè l'ourè lameintâ dinsè ?

— Oh ! te possiblio ! se lâo repond, y'é laissi corrè on bocon dè sâocesson que m'est tche su mon solâ et y'é cru mon pi écllifâ... Cein coumeincè à passâ...

Lo carbatier, qu'a comprâi l'afférè, est venu on bocon rodzo, lè z'autro sè sont tenu lo veintro on momeint et sè sont amusâ coumeint dâi bossus tant qu'âo momeint dè s'allâ reduirè.

Une politesse rendue à peu de frais.

X. qui est très riche s'est fait, par son avarice sordide, une singulière réputation. Il avait tant dîné chez ses connaissances sans jamais rendre un verre d'eau, qu'on ne l'invitait plus nulle part. Force fut donc à notre homme d'ouvrir sa salle à manger.

Une fois décidé, X. fit bien les choses, et l'autre soir, une vingtaine de personnes réunies à sa table faisaient bonne chère et dégustaient gaîment les vins les plus généreux. Tout à coup on fait demander l'amphytrion, qui s'excuse et sort. Il revient au bout de cinq minutes l'air profondément ému et bouleversé.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie-t-on.

— Oh ! c'est affreux, fait notre avare. Là, devant ma porte, un brave ouvrier vient d'être écrasé par une voiture ! Pauvre homme ! pauvres enfants !... Il ne sera pas dit, chers amis, que cette petite fête aura été attristée ! Voyons, un bon mouvement !

Et, prenant une assiette, il y vida le contenu de son portemonnaie. Puis il fit le tour de la table. Ce fut une pluie de louis et de billets de banque. Il y en avait pour plus de huit cents francs.

— La soirée fut dès lors très gaie.

Mais le lendemain l'indiscrétion d'un portier apprit à ces âmes généreuses qu'elles avaient été dupes d'une abominable comédie, et que l'accident n'était qu'une frime.

Notre avare était tout simplement rentré dans ses frais, et au-dela.

La bonne aventure au gué.

(Origine de cette locution).

Un jour Henri IV, grand chasseur et surtout grand coureur d'aventures, comme chacun sait, était parti de son fameux clos de Surins, situé à Prépatour, commune de Naveil, canton et arrondissement de Vendôme, et chassait dans la forêt de Vendôme. Est-ce l'ardeur de la chasse ou la vue d'un joli minois qui entraîna le vert-galant ? Toujours est-il qu'il s'égara complètement.

Longtemps il fut à la recherche d'un gîte et d'un repas ; enfin, il finit par tomber au beau milieu d'un repas de noce, où il fut accueilli comme un bon vivant et un joyeux compère, sans soupçon de ses titres et qualités.

Au moment de se séparer des nouveaux mariés et des joyeux convives qui lui avaient si bien fait raison, le diable à quatre se fit connaître et marqua son passage par une libéralité toute royale. Il exempta d'impôt la ferme où avait lieu la noce et toutes les dépendances.

Or, le village où l'aventure se passa, se nommait et se nomme encore *Le Gué*. La ferme s'appela depuis la ferme de la *Bonne-Aventure*.

Les fileuses du pays répétent encore une chanson où, au refrain, chacun se réjouit de

La bonne aventure au gué,

c'est-à-dire arrivée au Gué.

Aux fumeurs. — Quand nous fumons du tabac sous forme de cigare, une partie de la nicotine se vaporise et le courant d'air aspirateur qui traverse le cigare l'emporte, mais elle se condense dans les parties froides avant d'arriver à la bouche. Par conséquent, la seconde partie du cigare s'imprègne peu à peu de l'alcaloïde et cède à la fumée plus de nicotine que la première moitié. C'est pour cette raison que la fin d'un cigare a mauvais goût et que de nombreux fumeurs ne vont pas au-delà de la moitié d'un cigare. Il faut remarquer encore que dans un cigare humide la nicotine ne se brûle pas, elle est entraînée en